

Ce soir, je voudrais vous raconter une histoire. Une grande et belle histoire. Cette histoire nous invite à nous plonger dans cette belle période qu'est le XIX<sup>È</sup> siècle. Rappelez-vous le contexte. Au mitan du siècle, Napoléon III prend le pouvoir et instaure le Second Empire. Son pouvoir est néanmoins menacé par des tensions internationales qui sont de plus en plus fortes. Les Prussiens se pressent aux frontières et, à un moment donné, ils attaquent. L'armée française riposte, elle tente de résister, mais la débacle est terrible. L'empereur va lui-même au combat, sans doute pour motiver ses troupes, mais il est fait prisonnier, à Sedan, et c'est la fin du régime. Place à la III<sup>È</sup> République.

Presque au même moment, en Normandie, une petite Thérèse naît à Alençon, dans le bon foyer de Louis et de Zélie, qui sont d'honorables commerçants de cette cité prospère.

Et à Mondaye, que se passe-t-il, me direz-vous ? La communauté, qui avait disparu à la Révolution, n'a été refondée que quinze ans auparavant, et elle vient de se choisir un nouvel abbé : le Révérendissime Père Willekens. Dans la canonie, il y a un jeune prêtre, qui a juste trente ans. Jeune, mais talentueux, et prometteur. Il s'appelle P. Godefroid Madelaine, dont voici le portrait. On l'apprécie beaucoup, on goûte sa prédication avec délices, on admire son travail. Et quel travail ! C'est à trente ans qu'il publie un ouvrage remarquable, qu'on lit encore au noviciat : *Essai historique sur l'abbaye de Mondaye*. C'est vrai qu'une jeune communauté a besoin de revisiter ses racines pour déployer ses branches et faire pousser les rameaux qui s'agrégent à elle.

Voilà pour le décor de cette histoire. *Un conteur serait satisfait : il y a deux tableaux qui se déroulent tranquillement, le premier à Alençon, le second à Mondaye*. À présent, faisons un saut dans le temps. Un saut de quinze années.

Nous avons quitté Alençon, et nous sommes à Lisieux. Le P. Godefroid est au carmel, qu'il commence à connaître, pour y avoir prêché la retraite communautaire deux ans plus tôt, et il rend aux sœurs une visite de courtoisie. Mais (*et là, mon conteur devine que se produit l'élément déclencheur*) ce jour-là, les carmélites sont en ébullition. Un événement se prépare : la vêtue d'une postulante, une certaine Thérèse Martin. Notre bon P. Godefroid assiste à la vêtue, et il dîne au presbytère, car M. le curé est son ami. Ce soir-là, M. le curé a aussi invité Louis Martin, et on suppose que Thérèse a occupé une partie des conversations de ce jour béni.

Nos deux tableaux se disjoignent : Thérèse mène sa vie de carmélite à Lisieux, et le P. Godefroid, qui continue ses tournées de prédication un peu partout dans la région, se réinstalle à Mondaye avec ses frères en 1894. Pendant deux ans, les deux

tableaux continuent de se dérouler, l'un dans le pays d'Auge et l'autre dans le Bessin. *On imagine (et cela fait plaisir au conteur), une foultitude de péripéties, qui pourraient agrémenter ma petite histoire. Mais le soir est déjà bien avancée, et je voudrais épargner votre patience.*

Deux ans plus tard, les deux tableaux se croisent à nouveau : le P. Godefroid prêche une autre retraite à la communauté du carmel. Au confessionnal, dans lequel toutes les sœurs défilent une à une, le P. Godefroid se trouve confronté à cette petite soeur Thérèse, dont il se souvenait peut-être de la vêtue. Or que lui dit-elle ? Bien sûr, nous ne connaissons pas avec précision le contenu de la confession, car elle était placée sous le sceau inviolable du secret. Dieu seul sait désormais ce qu'ils se sont dit, mais les manuscrits thérésiens nous fournissent un renseignement : Thérèse aurait déclaré au prêtre qu'elle avait des doutes au sujet de la foi, et qu'elle traversait une longue période de nuit spirituelle. Elle rapporte aussi ce que le confesseur lui a demandé : « ma sœur, recopiez le texte du Credo, et gardez-le toujours sur vous, tout près de votre cœur ». Ce conseil du confesseur est si touchant : garder les vérités de la foi près de son cœur, ce peut aussi être pris au sens métaphorique, et ce pourrait être compris comme une invitation à s'imprégner toujours plus de ce qui constitue notre foi et qui nous fait vivre. *Si j'insiste sur cet événement, ce n'est pas seulement pour faire plaisir au conteur, qui trouve ici une amorce de résolution de l'intrigue, mais c'est parce que cette rencontre a été fondatrice, pour l'une comme pour l'autre.*

Il était temps. En effet, Thérèse meurt quelques mois plus tard. À Mondaye, le P. Godefroid, qui entretemps était devenu prier, est préoccupé. On construit l'aile Nord des bâtiments conventuels. Ce sont des travaux considérables, il y a des tas de réunions, le chantier prend du retard, les ouvriers se trompent, et de toute façon, les priers sont toujours préoccupés par les travaux. Quoi qu'il en soit, c'est à ce moment là que le P. Godefroid reçoit un gros colis. Sur l'emballage du colis (j'imagine un épais papier kraft tout froissé), il lit l'adresse de l'expéditeur : « Carmel de Lisieux ». Je me plais à imaginer ici une moue mi-étonnée mi-dubitative du P. Godefroid à cet instant précis. « Qu'est-ce que cela peut-il donc bien être ? » Impatient, il rompt les cordes qui protègent le colis, et décachette une lettre, que voici :

*« Carmel de Lisieux, 29 octobre 1897*

*...Les derniers événements arrivés chez nous (la mort de Thérèse) me laissent presque inerte, je ne sais pas trop où je suis, où je vais. La mort de notre Ange me laisse un vide qui ne se comblera jamais. Plus je découvre de perfections sans cette enfant de bénédiction, plus j'ai de regrets de l'avoir perdue. Par obéissance, elle m'a laissé des pages délicieuses que je suis en train de relever avec Mère Agnès de Jésus, et je crois que nous pourrons les faire connaître.*

*Ceci est un secret pour vous... Vous voudrez bien nous le corriger ou le faire corriger, si vos occupations ne vous le permettent pas. Personne ne le sait, même pas dans la Communauté : il n'y a que M. le supérieur, qui m'a permis.*

*Mère Marie de Gonzague  
Prieure »*

Pendant les jours et les semaines qui suivent, le P. Godefroid continue de surveiller les travaux de l'aile Nord. Mais il n'harangue plus les ouvriers comme avant. Il les regarde même d'un œil distrait. Il est absorbé par la lecture d'un manuscrit, qu'il ne quitte plus des mains, et sur lequel ses yeux semblent rivés. Les frères remarquent bien que leur prieur semble avoir la tête ailleurs, et qu'il n'est plus trop disponible à sa charge. Mais que peut-il donc bien faire ? Et quel est ce manuscrit mystérieux ? (*Le conteur peut imaginer quelques conversations à mi-voix dans le cloître ou à un angle du dormitorium...*). Mais rien à faire : le P. Godefroid est plus muet qu'une tombe.

Ce qu'il a fait, nous le lisons dans une lettre qu'il adresse à la prieure du carmel :

*« Abbaye de Mondaye, 17 mars 1898*

*Ma bonne Mère,*

*Je relis le cher manuscrit, et, chose étonnante ! Le crayon bleu, qui me sert pour les corrections, ne marque presque rien ! Est-ce toujours le résultat des prières de Mère Agnès de Jésus à saint Norbert ? Je le crois volontiers (...)*

*Veillez me croire, je vous prie, votre tout dévoué en N. S.*

*F. G. Madelaine »*

Le père Godefroid a été absorbé dans le manuscrit où Thérèse a raconté la vie de son âme, et il a encouragé sa publication. Quelques mois plus tard, il a même accepté d'en écrire la préface. En voici un extrait :

*« À vrai dire, je n'ai ni titre ni qualité pour vous donner un mot qui pût être comme le passeport de cette biographie, mais comment pourrais-je refuser de vous dire tout haut que la première lecture du précieux manuscrit me charma, que la seconde me laissa dans un ravissement inexprimable ? Cette double impression, j'ose le prédire, sera éprouvée par tous ceux qui feront connaissance avec L'Histoire d'une âme. (...) Il y a là des pages si vivantes, si chaudes, si suggestives qu'il est presque impossible de n'en être pas saisi. On y trouve une théologie que les plus beaux livres spirituels n'atteignent que rarement à un degré aussi élevé. (...) Qu'il aille donc, ce cher volume, emporté par les ailes de la divine charité. Qu'il fasse sourire, qu'il fasse pleurer, qu'il*

*apprenne à souffrir et à aimer, à aimer Dieu, la religion et les âmes ! Et qu'à tous ceux qui l'ouvriront, il répète son doux refrain : Sursum corda ! En haut les cœurs ! »*

Un plus tard, *L'Histoire d'une âme* se vend comme des petits pains. C'est un véritable best-seller, et le nombre d'éditions est vertigineux. Quant à notre père Godefroid, il a vu sa préface être rapidement oubliée des éditeurs, et il a dû quitter sa Normandie natale, pour la Provence, où la communauté de Frigolet l'a élu comme abbé. Sa correspondance montre qu'il n'a jamais oublié Thérèse. À sa mort, en 1932, Thérèse est sainte depuis sept ans. Au moment où il est enterré dans cette église, au pied des marches du sanctuaire, la basilique qui lui est dédiée est en construction.

Dans l'éternité, Ste Thérèse et le P. Godefroid ont dû se retrouver. Le père Godefroid a dû être ému de voir le chemin parcouru par la jeune carmélite qui lui avait avoué ses doutes au sujet de la foi. Sur la terre, en tout cas, Thérèse semble avoir dépassé ce frère qui nous a précédé à Mondaye, et que tout le monde a oublié. Le second tableau de notre histoire a-t-il cependant dévoré le premier ? Non, je crois que ces deux tableaux se sont unis sur la terre, sans quoi Thérèse ne serait peut-être pas devenue Ste Thérèse. Elle doit beaucoup celui que nous pouvons appeler son parrain. Et je crois que ces deux tableaux sont unis à plus forte raison au Ciel, par un lien inexprimable.

En fait, peut-être qu'on peut quand même exprimer quelque chose de ce lien si spécial. La statue de Ste Thérèse, dans le jardin de notre cloître, rappelle à tous ceux qui passent l'histoire qui unit le carmel de Lisieux et l'abbaye de Mondaye. Allons plus loin : Thérèse regarde l'aile Ouest des bâtiments conventuels, celle où nos frères novices apprennent à devenir de saints chanoines réguliers. Gageons que Ste Thérèse veille sur notre noviciat, dont elle est la sainte patronne, gageons qu'elle mène jusqu'à Mondaye les pas de chercheurs de Dieu qui s'agrègent à notre communauté. Au Ciel, je le crois, le tableau du P. Godefroid, dont nous sommes les héritiers, se reflète dans celui de Ste Thérèse.

Ce soir, mes frères, rendons grâce pour l'intercession de Ste Thérèse, qui nous a comblés de grâces, et osons lui demander une plus grande grâce : celle de la sainteté, ensemble<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour une présentation plus détaillée de cette histoire, on pourra se reporter à : Dominique-Marie DAUZET, o.praem, *Sainte Thérèse de Lisieux et l'abbaye de Mondaye. Le Père Godefroid Madelaine, parrain de l'Histoire d'une âme*, Numéro spécial n°178, mars 1997.